

LA CONVERSION DU REGARD

Penser la peinture religieuse du XVII^e siècle, d'après et après Marc Fumaroli

par Frédéric Cousinié

Professeur d'histoire de l'art moderne à l'université de Rouen-Normandie, spécialiste de l'art religieux, Frédéric Cousinié vient de publier *Du corpus à l'exégèse. Interpréter la peinture en France au XVII^e siècle* (Rouen, PURH). Il y rend hommage à Marc Fumaroli.

Pour un doctorant des années 1990 prétendant travailler sur le XVII^e siècle français, plusieurs figures tutélaires s'imposaient, quelque peu contradictoires. D'un côté Louis Marin, ouvert à ce que l'on désignait alors comme la théorie et les sciences du langage. Non loin, Jacqueline Lichtenstein qui tentait d'accorder la culture philosophique et ce savoir en acte des peintres dont témoignaient les *Conférences de l'Académie* et la littérature artistique. À l'opposé, Antoine Schnapper : garant d'un savoir fondé sur l'archive, les documents qui obligeaient à se garder des « généralisations hâtives ». Autre pôle, autre centre : Jacques Thuillier et Pierre Rosenberg, bien sûr. Connaisseurs sensibles, ils sont avec quelques autres les véritables inventeurs – comme on « inventait » naguère les corps saints – d'une peinture jusqu'à eux réduite à une poignée de reliques et à autant de clichés. Enfin, Marc Fumaroli.

Pour qui ambitionnait plus précisément d'étudier la peinture religieuse – un corpus jugé ingrat et désuet –, il est difficile de rendre compte de l'événement que représenta en 1994 la publication de *L'École du silence*, sous-titré *Le sentiment des images au XVII^e siècle*. L'ouvrage intégrait deux essais portant sur le peintre chrétien par excellence : Guido Reni. « Une peinture de méditation » (sur une peinture profane qui devient objet de méditation chrétienne) et « Vision et prière » (sur *La Rencontre de Jésus et du Baptiste*) sont des essais majeurs auxquels il faudrait idéalement joindre le texte plus tardif sur la sainte Françoise Romaine de Poussin, autre héros fumarolien. Avant ce livre, il fallait encore recourir à l'inaugural *L'Art religieux après le concile de Trente* (1932)

d'Émile Mâle et lire les historiens des années 1970-1980 (dont Jean Delumeau, qui présenta M. Fumaroli au Collège de France, ou Michel Vovelle), qui surent intégrer toute l'étendue de l'imagerie catholique en l'articulant à l'histoire des sensibilités, des « mentalités », des croyances, des pratiques concrètes. Avec Marc Fumaroli, c'est de l'histoire littéraire qu'est arrivée une impulsion décisive pour ce siècle. Il fut l'un de ceux qui pensèrent reconnaître dans quelle mesure la « supériorité » de la peinture religieuse avait fait de l'Italie « la patrie européenne des images » et il ambitionnait de redonner les clés qui permettraient de mieux la comprendre et l'aimer.

Quelques noms encore, appartenant à cette fragile *Respublica litterarum* qu'il idéalisait, expliquent son projet. D'abord celui d'Henri Bremond, l'auteur d'une *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* (1916-1933), dont M. Fumaroli déplaça l'ambition de « l'ordre des textes » à celui des images ainsi que l'indique le sous-titre de son maître livre : *Retrouver le sentiment religieux qui soutenait l'artiste et que son public reconnaissait*. D'autres termes précisent ce qu'il s'agissait de remettre en lumière : « modèles de compréhension », « dispositions », « manière de voir ». On reconnaîtra, plus discrètement cité, Michael Baxandall dont un livre marqua toute une génération, *L'Œil du Quattrocento*. Innommé, car plus difficile à assumer mais animé par un même projet, est peut-être Claude Lévi-Strauss. L'éminent anthropologue structuraliste, devenu sous la plume de Marc Fumaroli « l'ethnologue », approchait comme notre académicien avec les indigènes hexagonaux du XVII^e siècle, la « pensée sauvage » de ces Bororos



Guido Reni
(1575-1642)
Le Christ donnant l'accolade à saint Jean Baptiste
vers 1640, huile sur toile
48,5 x 68,5 cm.
Coll. National Gallery, Londres.

qu'évoque la préface de *L'École du silence*. L'entreprise supposait un « détour par les livres » où Marc Fumaroli avait reconnu la profonde « parenté » qui unissait textes et images dans la culture de l'Ancien Régime. Deux ensembles, un même outil : la rhétorique, au cœur de l'œuvre de l'historien, devenue avec la peinture religieuse « rhétorique divine ». Un ensemble immense s'ouvrait, comprenant la théologie, les sermons, la littérature mystique et spirituelle, les traités de méditation et de contemplation, qu'il opposait à une lecture excessivement conditionnée par la littérature artistique, la critique d'art et l'esthétique. Son espoir était de reconstituer le

« modèle d'invention et de perception » que ces textes impliquaient à l'égard des images. Il atteignait aussi ce qui est l'ultime visée de ces images : non pas seulement un art de l'interprétation mais encore l'ouverture à la transcendance. Le « leurre » qu'est l'image peinte permettrait ainsi l'accès à l'image intérieure et à l'au-delà.

Le paysage a changé mais l'impulsion n'a pas été vaine. Pour en rester à la peinture religieuse en France, celle-ci fut rendue à sa visibilité et parfois étudiée dans de mémorables expositions ; l'art chrétien a ses spécialistes en France comme en Italie et dans toute l'Europe catholique ; l'art de la

méditation a enfin été systématiquement exploré par nombre d'auteurs.

Certes, aujourd'hui, nous ne saurions plus partager le dédain de Marc Fumaroli pour une approche plus conceptuelle informée par les « sciences humaines », ni en rester aux grands héros de la peinture, ni prétendre pleinement atteindre à « l'intelligence que les contemporains eux-mêmes pouvaient avoir des représentations ». Nous pourrions encore moins écarter un art et un monde contemporains qui nous rendent aussi capables de voir autrement, ou de révéler, certaines virtualités de la peinture enfouies et informulées par les Anciens. Nous saurons plus

difficilement être à la hauteur qu'a su atteindre Marc Fumaroli, du « sentiment », de l'amour attentionné et de la « conversation » que requièrent ces images. Dans la « conversion du regard » que la peinture exigeait, il serait nécessaire d'accéder à ce « point de fuite » qu'est le regard échangé entre le Christ et saint Jean Baptiste dans le tableau du Guide. Il faudrait, selon Marc Fumaroli, adopter ce regard et se placer imaginativement à l'intérieur même de cet échange afin que notre perception de la peinture puisse devenir regard intérieur, une vision, apte à atteindre cette « image suprasensible » que le tableau a pour vocation de faire apparaître. ■